

mettant d'accord sur la question qui avait occasionné la démission de l'ancien cabinet. — Mon discours provoqua un halo général et l'assemblée devint houleuse. » D'après Welter, seul Edouard Hemmer l'avait bien compris et il note avec satisfaction les paroles prononcées par le vénéré député de Capellen: « Si M. Welter avait dit cela il y a quinze jours, rien de tout ce que nous avons vu ne serait peut-être arrivé. Mais tout le monde avait dit au Gouvernement que la Chambre insistait sur la nomination d'Oster et qu'elle ne céderait pas. »

Peu à peu les points de vue se rapprochaient et, en fin de compte, on était d'accord sauf sur un point: la date de la démarche à faire auprès de la Grande-Duchesse. Welter, qui appréhendait la dissolution de la Chambre avant que la démarche ne fût faite, marqua son accord d'attendre sous condition d'adopter la tactique suivante: « laisser autant que possible la Couronne en dehors du débat, ne pas exiger qu'elle cède, ce serait l'humilier, ce qui est inadmissible; s'attaquer surtout au cabinet et le prendre tel qu'il est; rendre attentif aux conséquences qu'entraînerait la dissolution et puis, quand la chose serait préparée, exposer à la Couronne que la majorité serait prête à s'entendre avec elle pour la formation d'un cabinet . . . ; de cette manière le cabinet clérical serait renversé et la dissolution de la Chambre empêchée . . . C'est ainsi que la situation semblait ne pas être aussi désespérée qu'elle avait l'air. Je dois ajouter que le grand obstacle résidait dans le fait que plusieurs membres, notamment Robert Brasseur, s'étaient avancés trop loin et qu'ils avaient fait de la question Oster une question constitutionnelle sur laquelle la Chambre ne céderait jamais. Voilà où cela mène, si on s'avance trop facilement dans une voie qui se termine en cul de sac. »

Les événements qui marquèrent la courte session de la Chambre sont trop connus pour que nous les relations une fois de plus.

Bornons-nous à puiser dans le Journal du docteur Welter quelques appréciations personnelles.

De la déclaration ministérielle prononcée à la séance d'ouverture du 9. 11. 1915: « La lecture fut si monotone et si peu claire qu'on avait de la peine à comprendre. »

Du discours du chef libéral sur la crise et sur la solution: « Le discours était beau, mais il se mouvait dans les ornières bien rabattues de l'éloquence de Robert Brasseur. »

Lui-même, Michel Welter, « ne ménagea pas ce singulier cabinet et fit sortir de leur mutisme deux de ses membres, Soisson et Reiffers. »

Un passage du discours du docteur Welter est pour le moins inattendu puisque émanant d'un républicain: c'est celui où l'orateur prétend avoir été étonné d'entendre parler des « mesures que la Couronne a dû prendre pour se défendre. » — « Est-ce que vous n'avez pas le sentiment de votre position, de votre responsabilité? » demande Welter au président du Gouvernement. « C'est vous qui êtes responsable, pas la Couronne . . . Celle-ci doit rester en dehors des débats, mais c'est vous qui l'y attirez. »¹⁾